Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Garneau, fondateur de l'histoire scientifique en Canada

Gustave Lanctôt

Volume 4, numéro 1, 1925

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, G. (1925). Garneau, fondateur de l'histoire scientifique en Canada.
Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada, 4(1), 28–33.
<https://doi.org/10.7202/300525ar>

GARNEAU FONDATEUR DE L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE EN CANADA

Par GUSTAVE LANCTOT

Après la remarquable causerie de M. Wrong sur une question de persistante actualité, je n'envisage pas, sans crainte, la tâche de vous entretenir d'un sujet purement académique. Je crois cependant qu'il est de nature à ne pas laisser indifférents ceux qui s'intéressent à notre histoire. Deux raisons, entre plusieurs, ont déterminé le choix de cette étude. La première, c'est que la Société historique du Canada se devait à elle-même d'honorer le fondateur de l'histoire scientifique dans notre pays et de mieux faire connaître les qualités de son oeuvre. La seconde, c'est que peu d'endroits pouvaient mieux convenir à cet hommage que l'université McGill, la première à fonder une chaire d'histoire, pour laquelle elle n'hésite pas à aller chercher outre-mer le professeur de haute compétence qu'elle exige pour ses cours. Je n'oublie pas, non plus, que, chez elle, se célébra récemment le centenaire de l'historien Parkman, qui a travaillé dans le même domaine de notre passé magnifique.

A l'heure où Garneau se tourna vers lui, le champ historique en Canada n'offrait qu'une très maigre végétation. Il abondait, certes, en relations, mémoires et chroniques, mais on y trouvait à peine quelques ouvrages dignes du nom d'histoire. Il convient de mentionner, sous le régime français, le livre de Charlevoix, sérieux et documenté, et sous le régime anglais celui de Smith, compilateur de mérite, et celui de Bibaud, le plus complet de l'époque. Mais ces auteurs se sont mis à l'histoire sans grand système ni méthode, à la manière empirique de leur temps.

Avec François-Xavier Garneau nous entrons dans une nouvelle période, celle de l'école moderne. Très au courant de la littérature du sujet, il est le premier de nos historiens qui se soit fait une conception scientifique de l'histoire. Il établit d'abord qu'elle constitue "une science analytique rigoureuse," ou les faits doivent être indiqués avec discernement et précision, et d'où une "critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le cachet de la vérité." Il exige en conséquence qu'on entoure les "témoignages de tout ce qui pouvait servir à faire éclater leur vérité d'une manière précise et palpable." Conséquence de cette doctrine, l'écrivain ne doit pas se contenter des historiens antérieurs ni les accepter, sans examen, s'il est forcé d'y recourir. Il lui faut remonter lui-même aux sources premières, n'en négliger aucune, même secondaire, et se tenir au courant des recherches. A ces conditions seulement pourra-t-il atteindre à la vérité, et, quand il l'aura trouvée, le devoir, non moins impérieux, lui incombe de la dire, telle qu'il la voit, "franchement et sans crainte," sans regard aux intérêts ni aux résultats. Cette théorie, c'est presque la totalité de la méthode moderne. Or cette théorie, Garneau l'a fidèlement pratiquée dans son oeuvre. Il a toujours, quand il était à sa disposition, consulté le document de première main, manuscrit ou imprimé. Ainsi a-t-il compulsé les répertoires empoussiérés des premiers notaires du pays, fouillé les archives du Palais de Justice, examiné les registres de l'administration, dépouillé les collections du séminaire et de l'évêché de Québec. Ainsi a-t-il fait, en dépit de ressources faméliques, le voyage d'Albany afin de lire la correspondance des gouverneurs et des intendants.

Ensuite à chaque classe de document Garneau fait subir une analyse rigoureuse, car devant le texte son attitude est le doute, et sa méthode, le raisonnement; en quoi il devance la formule de Fustel de Coulanges, qui a dit: "Il faut en histoire, comme en philosophie, un doute méthodique."

Où les matériaux de première main lui manquent, Garneau, comme c'est son droit et son devoir, se rabat sur ses devanciers. Mais s'il prend son bien partout où il le trouve, il ne l'emprunte pas servilement. Il fait la critique de

leurs assertions et contrôle également, par exemple, la "crédulité" de Charlevoix et le parti pris de Raynal. Il repense cette matière, la fonde dans son oeuvre, la traduit en son style et la fait sienne par son intelligente industrie.

Une fois la certitude bien établie par la critique du document, Garneau n'a jamais reculé devant l'affirmation de ce qui lui semblait être une vérité de l'histoire. Et cette vérité, Garneau l'a poursuivie inlassablement. Ne croyant jamais qu'il avait terminé son travail, il consacra sa vie à reprendre son livre afin de le mettre constamment au point des dernières recherches et d'en remanier la narration à la clarté des faits nouveaux. Courage plus grand encore, il n'hésitait pas davantage à en appeler des jugements de sa jeunesse et de son patriotisme au tribunal de son âge mûr et de sa raison assagie. Sans faux amour-propre, il infirmait la première sentence pour la remplacer par un jugement mieux fondé en fait ou en logique, et rendu de plus haut par un esprit sans autre attache que la justice. Car, artisan de suprême droiture, il eut toujours le courage de remplacer un erreur par une vérité.

Le premier de nos historiens à suivre une discipline scientifique, Garneau s'élève du coup au-dessus de tous ses devanciers, la plupart simples annalistes et chronologues. Sur la plupart d'entre eux aussi, il possède une autre supériorité: il sait ordonner sa matière. Où ces derniers suivent servilement la succession des événements et s'embourbent dans le sable des incidents, Garneau a construit un ensemble historique aux belles proportions et d'une logique ordonnance. Prompt à s'élever au-dessus des faits pour en dégager les causes et les conséquences, son esprit excelle à les grouper autour d'une idée-mère ou d'un événement capital. En une série de chapitres, logiquement distribués, il dresse ainsi des "tableaux" successifs des époques et des institutions, qui permettent à l'esprit de suivre facilement les étapes de l'histoire canadienne, et de mieux pénétrer le caractère de son évolution.

Le principal mérite de Garneau, cependant, ne provient pas d'avoir été, à un plus haut degré que Charlevoix, le grand constructeur de notre histoire, mais bien d'avoir, le premier, mis en relief le sens de cette histoire. Appliquant la doctrine de Thierry de la persistance des atavismes, c'est à la clarté de son origine et de son âme françaises qu'il interprète les faits du passé canadien.

Dès l'aube des migrations normandes aux terres d'Amérique, Garneau voit dans le geste du colon à l'assaut des forêts laurentiennes, la prise de possession du sol par un peuple en germination. Sa destinée sera de lutter inlassablement contre l'Indien d'abord, contre l'Anglais ensuite et finalement contre l'assimilation. Dans ces luttes, malgré la différence des armes, le but final du Canadien reste identique; qui est de conserver sa religion et sa nationalité. En dépit de toutes les coalitions, ce petit peuple émerge victorieux et grandit à chaque étape avec une intelligence plus nette de sa destinée et une volonté plus forte de l'atteindre. Si bien, ajoute Garneau, que son existence n'est pas plus douteuse dans l'avenir que dans le passé.

Mais d'où lui vient cette incoercible vitalité nationale qui lui permet d'accomplir journellement le miracle continu de sa survivance? Garneau la découvre dans le caractère de l'âme française, dont la force de cohésion et de résistance est telle qu'elle triomphe des plus formidables oppositions.

Par cette force atavique, les Canadiens continueront de survivre et de durer, mais à la condition unique de se garder eux-mêmes, ethniquement et spirituellement, car, selon la formule, de l'historien, à "La conservation de notre religion, de notre langue et de nos lois se rattache notre propre destinée."

Projetant dans l'avenir son analyse de l'évolution canadienne, Garneau se demande quelle réaction produira sur le Canada britannique la survivance du groupe franco-canadien. Il répond qu'à la permanence du caractère français de Québec, se trouve liée l'orientation politique et sociale du pays. D'où il conclut que le Canada, au lieu de devenir américain, restera britannique à condition que Québec reste français.

Enfin Garneau cherche à découvrir dans le lointain des futurs le terme ultime de la destinée canadienne. Il ne semble pas croire à l'éventualité d'une conquête par les Etats-Unis, non plus qu'à notre entrée volontaire dans la confédération américaine. D'autre part, il professe avec raison que l'Angleterre, assagié par l'expérience, ne saurait poser un acte qui nous pousserait à l'annexion ou à la révolte. Pour lui, l'inévitable conclusion s'impose, nous citons ses paroles, que, tout en restant "une alliée utile et fidèle" de la Grande-Bretagne, le Canada formera dans un avenir indéterminé, "lorsque le temps en sera venu, une nation indépendante."

Cette pénétrante synthèse de l'histoire franco-canadienne, qui s'est imposée au point de devenir de nos jours un truisme de notre politique, il faut se rappeler, pour en bien saisir toute la valeur, que Garneau la traçait, en 1845, au lendemain de l'union, qui avait pour but de sonner le glas de notre existence politique, en proscrivant l'usage officiel du français et en fraudant l'urne électorale. Il la traçait à l'époque la plus sombre et la plus désespérée du Canada français, à une heure telle que plusieurs de ses chefs les plus vaillants, courbant la tête sous la tempête, inclinaient au défaitisme et allaient jusqu'à prêcher la démission de la race. Dans un tel moment, la synthèse de Garneau qui prend presque figure d'une résurrection de l'âme nationale, témoigne d'une remarquable puissance de pensée et d'un fervent patriotisme.

En regard des qualités de Garneau, il convient de faire quelques réserves. On peut semble-t-il lui reprocher, de n'avoir pas étudié suffisamment la vie de ce peuple qu'il aimait tant et de ne l'avoir pas fait revivre sous nos yeux. Il ne paraît pas s'être incliné vers lui pour connaître ses pensées et ses habitudes, ses travaux et ses ambitions. L'on ignore tout de sa vie matérielle et morale, privée et publique. Dans le livre de Garneau, c'est une page qu'il a manqué d'écrire.

D'un autre côté, il a parfois tenté la description de nos institutions françaises. Mais la part qu'il leur fait reste bien insuffisante, quand on voit qu'il ne donne que quatre paragraphes au régime seigneurial, pivot de l'organisation économique; cinq au Conseil Souverain, le petit Parlement canadien, un seul à l'intendant, cette éminence grise du système colonial, et pas une ligne au gouverneur.

Quant aux questions économiques, on peut lui faire encore ici, un reproche d'omission, car il ne leur accorde qu'un chapitre sous le régime français, et deux ou trois paragraphes sous le régime anglais. Au sujet de l'organisation religieuse de la colonie, on est également surpris de ne trouver aucune description des missions indiennes, comme aussi de ne rien rencontrer dans son livre sur la situation de l'église après la conquête.

Des fautes d'omissions, qui sont toujours moins graves que les autres, passons à la question qui lui attira tant de critique à son libéralisme. Ce libéralisme est mal connu; surtout il est méconnu. A cause de cela, il convient de l'affirmer hautement, Garneau fut un libéral catholique, deux mots qui peuvent fort bien s'allier, quoiqu'en pensent certaines critiques, qui ont lu la prose, sans pénétrer la pensée de l'historien. Nature indépendante et généreuse, Garneau, à la lecture des écrivains français d'avant-garde, s'est voué au culte des libertés de l'esprit humain, comme il s'est fait l'apôtre, au contact des institutions anglaises, du respect des droits individuels. Mais on serait bien empêché d'indiquer en quoi son catholicisme en est diminué. Il l'a fort bien dit: c'est en reconnaissant les droits des autres, qu'il pouvait revendiquer ceux de ses compatriotes, et c'est en admettant la liberté de conscience pour les huguenots sous Louis XIV qu'il pouvait réclamer le droit des catholiques sous George III d'Angleterre. En vertu de ce principe, il a reproché au Grand Roi d'avoir exclu les protestants du Canada, mais ce blâme, sur une question de politique administrative, c'est le patriote, encore plus que le libéral, qui le prononce. Car le patriote n'a jamais pu pardonner au roi d'avoir, par sa politique, tué le rêve d'un

empire français en Amérique, rêve qu'aurait pu réaliser, c'est l'opinion de Garneau, la présence en Canada de milliers de religionnaires, contre-balançant la population des colonies anglaises. De même, quand il condamne les tentatives des Jésuites de théocratiser la Nouvelle-France, Garneau a très bien vu l'impasse politique, où ils nous menaient. Sa thèse d'ailleurs, est confirmée par le dernier historien de l'ordre, le P. Rochemonteix, jésuite lui-même.

Ces jugements, et autres opinions de Garneau, même s'il s'est fourvoyé à leur occasion, c'était son droit, et même son devoir de les exprimer, puisque c'était sa pensée. A l'historien, il faut, selon le mot célèbre, le courage de tout dire, et celui, encore plus grand de ne rien cacher. D'avoir eu ce courage, loin de l'en blâmer, il faut plutôt féliciter Garneau.

Ce qui est vrai, c'est que notre historien, réagissant contre Charlevoix, a lui-même dépassé le but contraire. Tandis que le père jésuite relatait l'histoire ecclésiastique, Garneau voulait écrire l'histoire laïque, c'est-à-dire militaire et politique. Il en résulte que là ou Charlevoix exagère en un pieux bavardage, Garneau se montre trop sobre, et souvent parcimonieux. Dans sa brièveté, il ne rend justice, entre autres, ni à l'œuvre, aussi importante que magnifique, des missions jésuites, ni au merveilleux geste de croisade que fut la fondation de Montréal. Ici sa formation lui a certainement fait commettre une erreur d'omission. Mais d'autre part, il convient de s'en souvenir, en maintes occasions, ce libéral, dont se sont effrayés les gens de peu de foi, rendu témoignage, avec une chaleureuse sincérité, au rôle éducationnel et social du clergé canadien. A une époque où Papineau avait mis à la mode le scepticisme religieux, c'est lui, ce libéral, qui a le premier formulé la saine doctrine à la base de l'histoire des Canadiens de "l'alliance intime qui existe entre leur religion, leurs lois et leur nationalité." S'il était besoin, cette seule phrase suffirait à établir la qualité du libéralisme de Garneau.

Son histoire du passé canadien, Garneau l'a écrite dans une forme qu'il n'a cessé de retoucher à chaque édition. Il a débuté avec un style abondant, mais incorrect, fortement construit, mais enchevêtré, éloquent, mais surchargé. On y sent se précipiter le flot de sa pensée, mais c'est un flot qui charrie des images impropres et de nombreux clichés. Il s'accompagne aussi de commentaires sentencieux et de réflexions superflues. Si elle manque de souplesse et de nuance, cette écriture s'accuse originale et forte avec son tumulte de pensées jaillissantes. Derrière sa gaucherie qui s'applique, elle révèle une ampleur et une saveur particulières.

Avec la troisième édition, le style atteint sa manière définitive et la meilleure. A la pensée plus mûre s'accorde une période mieux équilibrée, qui s'est épurée et renforcée. Le style coule sobre et concis, exact et logique. Sa phrase conserve cependant une certaine uniformité de construction, qui ne va pas sans quelque monotonie. Parceque la clarté d'une image n'y brille que trop rarement et que la couleur du passé ne s'y retrouve nulle part, sa prose, à la longue, semble parfois un peu terne, tout en grisaille, inhabile à se renouveler ou à se colorer au choc des vocables, et des idées.

A tout prendre, elle reste cependant, une bonne prose droite et loyale, qui retarde quelque peu, mais qui fleure bon la vieille province française. Jugée à la mesure de la prose contemporaine, elle se place au premier rang par son ordonnance logique, sa maîtrise de la période, et sa démarche entraînante.

Ce qui peut-être, cependant, constitue la vraie transcendance de Garneau, ce n'est ni son style, ni sa documentation, ni sa méthode, mais bien sa philosophie. C'est grâce à elle que penseur autant que historien, il incline sur les problèmes politiques de sa province, un esprit essentiellement personnel, et complètement dégagé de tout parti pris.

Guidé par elle, Garneau domine toujours sa matière de haut. Sous la multiplicité des faits, il dégage l'idée; derrière l'écran des paroles, il discerne la politique en marche; devant les événements, il prévoit les réactions et les

conséquences. Il s'élève au-dessus des intérêts du moment, et des questions de clocher pour voir dans le lointain le but ultime qui est la permanence du groupe français. Tout le long de son récit, il tend le fil lumineux de son analyse qui dirige le lecteur dans le labyrinthe des conflits et des intérêts que sa lecture traverse.

Cette philosophie de Garneau n'ignore pas cependant certaines faiblesses. Elle se contente peut-être trop facilement d'idées générales. Ainsi peut-on remarquer que lui échappe la complexité de la psychologie historique. Il simplifie par trop les éléments dont la réunion pose les problèmes sociologiques. Il n'en discerne, ou du moins, n'en indique que les grandes lignes. Ainsi se contente-t-il trop souvent de ramener les difficultés anglo-françaises à la seule donnée de l'antagonisme des races. Il n'analyse ni la mentalité nationale ni l'éducation politique des groupes en présence. Le caractère des chefs, aussi bien que le jeu des forces économiques, ne le préoccupent presque jamais. Il s'en tient tellement à ses théories, que sa philosophie, qui n'embrasse pas tout le champ des faits, nous apparaît, sous certains aspects, un peu courte et fragmentaire.

Ce qu'elle perd ainsi en étendue, elle le gagne peut-être en intensité: elle voit peu, mais ce qu'elle voit, elle le voit bien. Grâce à cette acuité de vision, Garneau le premier a démêlé les éléments de la philosophie qui se dégage de notre histoire. Telle a été la sûreté de son jugement, unie à la divination de son esprit, qu'aujourd'hui la plupart de ses conclusions sont devenues des axiomes de notre science politique. Le premier, s'inspirant peut être de Lescarbot, il a compris que les succès de la colonisation en Amérique reposait sur le facteur économique. Le premier encore, il a saisi, se rencontrant en cela avec Pitt, que la politique continentale des Bourbons a ruiné leur politique coloniale, et que c'est en Allemagne que Louis XV a perdu les arpents de neige du Canada. Le premier, à coup sûr, il a vu et dit que la faillite de la France en Amérique, ne réside pas dans un fait accidentel, absence de liberté politique, au dire de Parkman, corruption administrative, selon l'opinion de Casgrain, mais dans une cause essentielle, le manque de colons. Seul encore, il a perçu, précédant ici le général Mahon et le colonel Wood, que la raison fondamentale de la victoire anglaise se trouve dans la suprématie navale de l'Angleterre. C'est surtout à cause de cette rare sagacité d'analyse, que Garneau, dépassé dans le domaine des faits et de la science, reste encore, sur de multiples questions, le constructeur et le maître de notre histoire.

Voilà, dans ses très grandes lignes, pourquoi l'oeuvre de Garneau est devenu le livre classique de notre histoire. Avec l'exploration de nouvelles sources et le progrès des nouvelles méthodes, l'ouvrage a pu vieillir et vieillira, c'est fatal. Cependant il demeure, pris dans son ensemble la construction la plus solide, la mieux pensée et la plus éloquente de notre littérature historique. Garneau y a mis la clairvoyance d'un esprit philosophique, l'impartialité d'un historien épris de justice, le courage d'un apôtre de la vérité intégrale, et la ferveur d'un patriotisme incoercible. C'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer une renommée impérissable.

Mais à la gloire d'avoir produit une oeuvre riche de pensée, forte de documentation et méritoire de style, s'ajoute celle plus grande d'avoir, à un moment donné, interprété la conscience d'une nationalité et l'âme d'une race. Écrit à l'époque la plus critique de notre histoire, dans le flamboiement des incendies de Saint-Eustache, et dans l'ombre des échafauds de Colborne, ce livre fut une superbe protestation contre les faussetés de la plume et de la parole, une leçon d'énergie clamée par la bouche des ancêtres, un acte de foi et d'espoir dans la survivance nationale. Ce fut, par le verbe de l'historien, le cri de toute une race, refusant de se démettre et refusant de mourir. De plus, dans ce livre, écrit avec son coeur autant qu'avec son esprit, Garneau dresse comme seul héros du passé, le petit peuple canadien qui, devant la forêt immense et farouche,

devant l'Indien surnois et barbare, devant l'Anglais riche et vainqueur, a puisé, dans sa religion et dans sa nationalité, *une force infinie*, par laquelle il a su vivre, durer et grandir invinciblement sa marche vers une mission irréductible. Par ce livre, le peuple connut la noblesse de ses origines, et la grandeur de l'oeuvre ancestrale; par ce livre, il apprit qu'il pouvait réclamer toutes les fiertés dans le passé et tous les droits dans le présent. Voilà pourquoi, selon le mot du *Canadien*, Garneau, s'il est dépassé dans le domaine de l'érudition, restera toujours l'historien national de Canada Français.